

Une grande abbesse du XX^e siècle : mère Pia Gullini

(suite)

Son portrait

Mère Pia était de haute taille, belle, avec un profil délicat. Elle avait reçu de son père l'énergie, la bonne humeur, l'esprit largement ouvert à la science, à la nouveauté : tout l'intéressait, elle voulait tout savoir. Par ailleurs, sa mère, par une éducation douce, mais ferme, lui avait fait acquérir la délicatesse et un esprit religieux. Mère Pia était une femme forte, au sens biblique du terme. Elle était prompte et cordiale pour écouter, très rapide dans l'intuition : psychologue accomplie, elle évaluait de façon foudroyante les dispositions de ses interlocuteurs et savait les mettre à l'aise, rendant la rencontre cordiale, très humaine.

Spontanée, elle avait un comportement dégagé, naturel, sans la moindre trace d'un certain style monastique compassé que cependant elle estimait : *Je n'ai pas de manières monastiques*, se plaignait-elle. L'impression qu'elle donnait était celle d'une absolue simplicité. Elle était franche, d'une parfaite loyauté et droiture. Il y

avait sans doute dans son tempérament quelque chose d'excessif, mais cela la portait à se donner sans calcul et sans limites pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Artiste, avec un sens très vif du beau, elle avait un langage très imagé et saisissait la réalité dans son sens le plus profond. Elle exprimait sa personnalité la plus vraie par une image où elle se voyait avec les bras tout à la fois ouverts sur le monde et élevés, présentant le saint corps de Jésus mort, détaché de la Croix : *Père, glorifie ton Fils !*

Elle avait une façon très vivante et incisive d'enseigner : un jour, au noviciat, pour bien faire comprendre que l'eau de la grâce miséricordieuse de Dieu, obtenue par la foi, par l'humilité et par l'amour, guérit des défauts beaucoup plus vite et beaucoup plus radicalement que bien des luttes faites d'efforts continuels et fatigants, elle prit, sans rien dire, une petite bouteille et la remplit d'encre. Puis, elle y versa un broc d'eau, en faisant déborder l'encre ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bouteille fût pleine d'une eau parfaitement limpide. Purifiée avec seulement de l'eau ! Évidemment, elle n'entendait pas exempter de tout effort, mais voulait décentrer les novices d'elles-mêmes, en les faisant vivre en la présence de Dieu. De la même manière, à Laval, elle donnait ses répétitions aux sœurs converses en utilisant des bouquets de fleurs ou des images, pour rendre son enseignement plus concret et convaincant.

Il y avait en elle une compréhension toute maternelle d'autrui, une capacité de « communier » intensément et comme une disposition innée à s'identifier à toute forme de faiblesse et de pauvreté, acceptée et avouée : les anciennes se souviennent des gestes de tendresse incroyables qu'elle avait pour les sœurs les plus fragiles et les plus démunies, ou pour quiconque reconnaissait ses erreurs. *Il y a un Dieu aussi pour les imbéciles*, disait-elle, à l'occasion de ses propres bêtises ou de celles des autres...

Cependant, comme il arrive avec de telles âmes ardentes et généreuses, elle devenait impatiente face à l'orgueil arrogant, au manque de loyauté ou de charité, à la susceptibilité ou au repli sur soi-même. La mesquinerie, les demi-mesures, le refus de se convertir la rendaient tranchante ou sans voix : si beaucoup appréciaient son exigeante fermeté, quelques-unes la trouvaient autoritaire, sévère, méprisante. Et pourtant, son éducation la portait à avoir un respect très délicat pour tout le monde, supérieurs et inférieurs, voisins ou non. En raison de ce respect, ses réprimandes ou humiliations, qui pouvaient être dures et fortes, n'étaient jamais exaspérantes et ne portaient pas à la rébellion. Si cela a pu se produire, on doit l'attribuer seulement aux mauvaises dispositions de la personne réprimandée. Elle parlait de ce « moi » encombrant qui nous empêche de répondre à l'amour de Dieu, avec une finesse et un humour qui n'avaient rien à envier aux traités de saint Bernard. Elle l'appelait ce « moi » *la pacotille*, une grosse et lourde monnaie, qui n'a aucune valeur, même si nous lui en attribuons beaucoup. Elle utilisait la caricature et une saine ironie pour corriger toutes les petites manies. Sa taquinerie pour celle qui s'estimait « incomprise » était célèbre.

Mère Pia était une de ces créatures absolument exceptionnelles autour desquelles s'accumulent de violentes contradictions, parce qu'elles suscitent de très forts courants d'admiration, d'affection et d'estime, elles suscitent aussi – ne serait-ce qu'en petit nombre – des oppositions très tenaces⁹.

J'ai toujours eu l'impression qu'elle était très maternelle avec ses filles ; mais elle ne me mêlait jamais à ses problèmes de vie communautaire. J'ai compris, un jour, qu'une ou deux soeurs de la communauté lui étaient opposées mais ce n'est pas une confiance venant d'elle qui me l'a appris¹⁰.

9. Vitorchiano, CRONACHE, 1875/1975, p. 152.

10. Lettre de A. F. du 28.5.1983.

Certaines offenses à l'amour fraternel la jetaient dans la consternation. Elle avouait, elle-même : *Les souffrances les plus grandes que j'ai connues comme supérieure ont été les manquements à la charité. Certains m'enlevaient jusqu'à la force physique. Une fois, face à une sœur excitée contre une autre, je n'ai pu faire autre chose que de me mettre à pleurer. C'était là, peut-être, la prédication la plus efficace* ¹¹ !

Sa spiritualité

Sa spiritualité était rectiligne et concrète : elle avait un sens très vif de la majesté, de la grandeur, de la magnificence de Dieu, qui appelaient, en retour, comme uniques attitudes possibles l'adoration, la louange, l'action de grâces et l'abandon. Le retour au Père, après la séparation du péché, s'accomplit par Jésus, Dieu fait homme : *Laissons-nous énamourer par l'humanité du Christ*, disait-elle. Avec son Seigneur elle avait une relation d'épouse, passionnée et forte, exempte de tout sentimentalisme. L'Eucharistie et la Passion étaient au centre de sa vie. La transformation en Lui devait advenir par la voie de l'humilité et de l'obéissance, selon l'Évangile et la Règle. Avant même de connaître la vie monastique et la spiritualité bénédictine, mère Pia avait eu l'intuition que c'est seulement par une humilité profonde, reçue comme un don et fructueusement vécue, que la créature peut rejoindre son Créateur, à l'école du Fils incarné. À treize ans, elle avait affirmé : *Pour devenir humble, je serais prête à m'enfermer dans un couvent*. Et ce n'était pas là que des paroles, mais bien une conviction qui ne s'est jamais démentie.

Elle écrivait : *La vie cistercienne, c'est-à-dire sa louange, sa pénitence, sa simplicité, son humilité, son silence ont pour modèle la vie humaine du*

11. E. FRANZIA, *Lettere e scritti di Madre Pia*, Roma, 1971, p. 43-44.

Fils de Dieu à Nazareth. On y cherche Dieu et on le trouve, car le silence le fait entendre, et l'obscurité le fait rayonner. La vie à la Trappe porte comme un cachet de mort pour tout ce qui est vanité et confort et un cachet de vie pour tout ce qui élève l'âme vers Dieu. Il n'y a qu'une manière d'être à Dieu, c'est de n'être plus à soi.

Pour mère Pia, il était d'une nécessité vitale d'avoir une saine connaissance de soi et de se convertir radicalement : elle l'exigeait d'elle-même et de ses sœurs, faisant preuve d'une totale confiance en la valeur de la personne, et d'optimisme quant aux possibilités de la liberté humaine. Chacune de ses filles, aimée de Jésus qui avait posé sur elle un regard de prédilection en lui demandant de le suivre, avait été rendue capable de mourir à elle-même et à ce « moi » négatif qui l'empêchait de répondre avec amour au regard du Seigneur. Elle ne craignait pas de proposer à tous un idéal élevé de sainteté. *Elle avait la stature d'une sainte Thérèse*, disait un abbé de l'Ordre qui, pourtant, avait été assez prévenu à son égard. Elle aimait et pratiquait la pauvreté au-delà de toute mesure, reconnaissante envers Dieu qui lui avait accordé ce don, à elle qui avait tant aimé les voitures et les chevaux.

Elle était portée à l'austérité, sans être pour autant esclave des observances ; car ce qu'elle appréciait surtout, c'était le feu intérieur, la simplicité, l'humilité, l'esprit d'union, et la ferveur.

Dans la spiritualité de mère Pia, nettement christocentrique, et qui avait un caractère de joie, d'optimisme, de simplicité et d'énergie typiquement cisterciennes, trouvaient place, tout naturellement, la Vierge Mère et tous les habitants du Ciel. Elle avait la passion des anges, des saints, qui étaient pour elle des amis, des frères ; elle sentait qu'ils l'aidaient et elle s'efforçait de leur ressembler pour la gloire de Dieu.

Sa vie était marquée par l'influence de « Sœur Thérèse », comme elle appelait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qu'elle avait connue vers 1912, et donc avant les procès de béatification.

Parmi tous les auteurs cisterciens sa préférence allait à sainte Gertrude, car, dans la mystique nuptiale et le caractère passionné de la sainte de Helfta, elle reconnaissait sa propre vocation.

Comme autour de sainte Catherine de Sienne il y avait un groupe de « caterinati », de même autour d'elle s'était-il formé un groupe de « fidélissimes » qui, l'ayant connue, ne l'avaient plus quittée : *On ne peut dire quels sentiments nous éprouvions en sa présence. Nous qui venions du monde, nous étions d'un seul coup mis en face de la vanité d'une bonne partie de nos activités et de nos ambitions. Nous comprenions qu'à nous aussi, laïcs, s'ouvrait la possibilité de sauver notre âme, avec la grâce de Dieu, avec le sang du Christ, des tentacules du péché, des passions, de l'ignorance. Mère Pia, avec grâce, presque sans en avoir l'air, ouvrait dans nos esprits une brèche... On sortait du parloir comme on serait sorti d'un bain dans une source, et on retournait à la ville, pleine de médiocrité, comme exilés de notre vraie patrie, dans laquelle on avait entendu la voix de l'Éternel.*

J'ai seulement été l'un de tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher. Je me souviens de l'enchantement éprouvé par des moines anglicans, heureux d'avoir découvert en elle comme l'image vivante de l'Église vierge et mère, et d'avoir retrouvé l'unité dans ce cœur conformé au cœur de Marie... Si la virginité est une maternité universelle, mère Pia était bien une mère ; à l'exemple de Marie, elle engendrait Jésus dans les âmes : elle les faisait Église vivante, corps mystique du Seigneur. Son union mystique, son silence profond, son sacrifice toujours plus dur étaient offerts à l'Église, pour l'Église... Les brèves et rares rencontres qu'on avait avec elle étaient telles qu'elles n'exigeaient pas d'être répétées : elles exigeaient

*contrition, changement, conversion. On sortait du parler avec une conscience renouvelée du devoir qu'on avait de se sanctifier*¹².

Mère Pia était très sensible. Elle avoue elle-même : *Je crains la souffrance. Or, ce qui révèle son degré de conformité au Christ, ce sont ses réactions face aux humiliations, à l'abandon, à la souffrance : Jamais elle ne me parla de ses peines et épreuves passées : elles sont restées le secret du Roi ; et pourtant, son âme si délicate a dû souffrir beaucoup, mais, avec son grand esprit de foi, elle n'a pas voulu chercher de consolation dans les créatures. C'est par ce royal chemin de la souffrance sous différentes formes, qu'elle a préparé cette divine rencontre du 29 avril 1959*¹³. *Je n'ai pas été ébloui par ses dons ou par sa forte personnalité. Non, mon estime pour elle est née inconsciemment et graduellement dans les relations régulières que j'ai eues avec elle pendant plusieurs années, à Grotta. À cela est venu s'ajouter le témoignage de son saint abandon par son attitude en exil et à son retour à Rome. À l'estime est venue s'ajouter aussi une teinte d'admiration*¹⁴.

Mère Pia eut beaucoup à souffrir à la suite d'accusations à propos de l'offrande de Maria-Gabriella : dans un climat que quelques-uns qualifiaient « d'exaltation mystique », le comportement de l'abbesse de Grotta n'était-il pas imprudent ? *Son attitude était d'une extrême prudence. Elle vivait dans la crainte de voir quelques-unes de ses religieuses prises d'un élan trop précipité pour s'offrir en sacrifice à telle ou telle intention. Elle disait que c'était là un danger fréquent dans un milieu cloîtré. Sa prudence s'exprimait par une raideur voulue et une réserve destinée à décourager les élans intempestifs. Pour l'offrande de Maria-Gabriella, elle a beaucoup hésité et, lorsque après mûre réflexion elle s'est rendue à l'évidence, elle en a beaucoup souffert : elle a insisté sur les*

12. Souvenirs de G. S. et G. V.

13. Lettre d'une sœur de la Fille-Dieu, 1959.

14. Lettre de A. F. du 28.5.1983.

précautions minutieuses qu'il importait de prendre afin que cette offrande fût authentique et non point marquée par une velléité imprudente et teintée de dolorisme. Elle suivit avec angoisse le développement de la maladie, veillant avec la plus grande attention à ce que rien ne fût négligé qui aurait eu pour conséquence d'aggraver la maladie; plus encore, elle exerça toute son influence pour parvenir à la guérison de la religieuse, dont elle suivit la progression du mal avec angoisse¹⁵.

La touche d'excentricité présente en elle dans sa jeunesse et liée à sa nature passionnée d'artiste avait été maîtrisée par une ferme discipline intérieure. Dans ses dernières années, au dire de ceux qui la connaissaient, l'amour de Dieu et du prochain paraissait en elle comme un fleuve qui s'écoule, puissant et paisible, entre des rives inspirant la sécurité. Rien d'exalté, rien de trouble. Après avoir gravi tous les degrés de l'humilité, mère Pia semblait avoir atteint cette charité parfaite qui chasse la crainte.

Pour elle, tout était contenu dans le commentaire que lui inspirait la célèbre parole de saint Jean de la Croix : *Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'Amour*. Commentaire qui se résumait en ces mots : *quel soupir de soulagement !* ■

Madre Augusta TESCARI
Monastero di Vitorchiano

15. Lettre de G. Z. du 23.9.1983.